

comptes rendus

• récits

Jean-Louis Fournier, *Ça m'agace !* Éditions Anne Carrière, 2012, 189 p., 15 €.

47 textes courts et pleins d'humour, bien faits pour dérider le lecteur le plus taciturne ! On ne s'en plaindra pas !

Chaque texte se clôt par une phrase martelée un ton plus haut, comme une morale ou une petite vérité bonne à entendre. Les illustrations de Jean Mineraud animent chacun de ces textes et viennent s'y glisser comiquement comme un petit clin d'œil de complicité avec le lecteur.

Fournier passe en revue un grand nombre de faiblesses et de petits ridicules de notre société et de notre époque et ne se soucie pas de paraître parfois socialement incorrect.

On s'amuse comme on le ferait lors de conversations au café du commerce, quand on refait le monde avec amertume et délectation à la fois.

Tout y passe avec drôlerie : ce qui nous exaspère ou nous choque dans le monde où nous vivons. La pluie et le beau temps qui sont la grande affaire de chaque jour, les poubelles à roulettes ou les scooters qui nous cassent les oreilles ou encore les joueurs d'accordéon qui nous les écorchent, dans le métro...

La pollution, celle des bruits, celle de l'air ambiant et celle des mots : « Le mot "improbable" m'agace. On l'utilise trop, probablement quand on n'a rien à dire... » (p. 163)

Qu'on ne s'attende pas à des révélations et encore moins à de profondes réflexions sur le monde comme il va ! Non, c'est même tout le contraire ! On ne fait que retrouver le quotidien, le banal quotidien de chacun, celui qui crispe et qui agace mais la plume de Jean-Louis Fournier, légère et intelligente, nous force tout à coup à en sourire, heureux presque qu'il existe !

Janine Hache

Michel Quint, *Mademoiselle Liberté*, Éditions inventit, collection Ekphrasis, 2012, 39 p., 10 €.

On connaît la collection Ekphrasis et ses petits bijoux d'écriture destinés à nous ouvrir les yeux sur un détail de tableau que nous pensions connaître et qui tout à coup se dévoile à nous, aussi vivant qu'inattendu.

C'est le cas de *Mademoiselle Liberté* de Michel Quint, paru fin 2012 au moment même où le célèbre tableau de Delacroix trouvait sa place au tout nouveau Louvre-Lens.

Après un rapide rappel du contexte historique : la fin de Charles X et les barricades de 1830, l'auteur nous livre une analyse du tableau, à sa façon, « sommaire et iconoclaste » (p. 16).

NORD' - N°61 - JUIN 2013 - DUNKERQUE

Le personnage principal, c'est, bien sûr, le drapeau tricolore porté glorieusement par Mademoiselle Liberté, le célébrisime modèle de Delacroix.

Il la ressuscite et lui invente une vie : elle s'appelle Eugénie et elle est née à Lille en 1810. Elle a donc tout juste vingt ans quand elle pose pour Delacroix.

Et on y croit, à sa vie d'actrice, au théâtre d'Étienne Arago, de modèle quand sa route croise celle du peintre et sans doute aussi, un peu, de demi-mondaine quand la vie s'est faite plus rude et désargentée. Le 28 juillet 1830, elle est surprise par l'insurrection populaire alors qu'elle se trouve au théâtre et c'est dans un déguisement de fortune qu'elle descend dans la rue... sublime dans ses loques, « c'est une tenture de scène qui l'habille » (p. 33), elle fascine le peintre qui l'accompagne et avec lui, elle rejoint l'émeute. Arago est là aussi, en gibus et redingote (non, ce n'est pas un autoportrait !) et au passage, ils entraînent avec eux le gamin du concierge qui ne sait pas que dans un autre monument de l'art, il deviendra Gavroche ! Le voilà « qui détrousse le premier macchabée venu, et marche au flanc d'Eugénie, en chantant la carmagnole, le béret incliné sur l'oreille. »

Et voilà que la scène s'anime, sur fond d'incendie capital, elle devient bruyante, odorante et charnelle... On sourit un peu et on ne veut pas y croire et pourtant, on finit par ne plus sourire et par y croire ! Magie de l'art...

Janine Hache

Emmanuel Godo, *Un prince*, Desclée de Brouwer, 2012, 87 p., 9,90 €.

70 pages et un seul point... après le dernier mot. Quel souffle !

Où, car s'il en faut au lecteur pour continuer à respirer tout au long de ce mouvement sans fin de la phrase, de cette « poésie ininterrompue » qui serpente, telle une spirale vivante et affolée, il a fallu d'abord une extraordinaire maîtrise de l'écriture à l'auteur pour mener à terme ce court récit poétique et philosophique, à la fois.

Emmanuel Godo a publié « Un prince » aux éditions Desclée de Brouwer, connues pour leurs ouvrages de haute spiritualité, empreints d'un christianisme ouvert où chacun, croyant ou non, reconnaîtra, avant tout, cette « poésie de charité » dont parlait Baudelaire.

Il s'agit d'un pseudo-monologue où le « je » se mêle étroitement au « vous », adressé au lecteur. Ce dernier est vite happé par ce texte, sa beauté, sa vivacité et sa profondeur.

L'homme qui parle ici est un passant solitaire qui a pris l'habitude de se promener dans le parc de la citadelle, aux abords de la Deûle. Il y croise d'autres êtres qui, comme lui, déambulent et ces promenades sont alors, l'occasion de rêveries et de méditations sur lui-même, sur la vie, sur la mort qui, au fil des pages et du temps, se rapproche, se rapproche et nous sidère...

Les mêmes pas, sur les mêmes chemins du parc, tous les jours ou presque et la rencontre fortuite (mais l'est-elle vraiment ?) d'un homme élégant et mystérieux, comme le serait un prince... Un homme à qui jamais il n'adressera la parole autrement que par ce petit livre et dont, jusqu'au bout, il ignorera le nom.

Ce prince agit peu à peu et à son insu comme un révélateur : il finit par hanter les pensées du promeneur, qui l'observe de loin, sans entendre les paroles adressées aux hommes, femmes et enfants, de passage dans le parc, comme lui... mais peu importe le sens des paroles, c'est la force lumineuse émanant de ce prince, qui vient habiter le narrateur, littéralement fasciné par cet ange humain.

Le texte alors, sans coupure ni couture, tisse en méandres infinis, des rêveries philosophiques, celles du promeneur, celles de l'auteur, celles du lecteur.

Ce prince, après tout, c'est peut-être l'être humain caché en chacun de nous mais si bien caché parfois qu'on peut l'ignorer toute sa vie.

Et c'est l'inconnu du parc qui peut nous aider à faire naître cette humanité cachée, à apercevoir, au bout de notre chemin, « ce royaume... qui n'a jamais cessé de [nous] être accessible » (p. 37), et peut, peut-être, nous aider aussi à « aimer les approches mêmes de la mort » (citation de Giono mise en exergue au début du livre).

Janine Hache

Xavier Hanotte, Muriel Logist, *Soit dit entre nous... je suis un ours*, Le Castor Astral, oct. 2012, 90 p., 12 €.

Voici un petit dictionnaire qui n'entrera pas dans la collection des dictionnaires amoureux qui fleurissent et éclosent à foison ces temps derniers ! mais petit dictionnaire quand même et qui se lit avec délices, à l'endroit comme à l'envers.

Le système des renvois d'un article à l'autre transforme la lecture en un jeu de saute-mouton, si l'on ose dire, car l'ours guette à chaque page.

On y trouve de tout et dans un joyeux mélange, lié paradoxalement – mais pas tant que ça – à la logique de l'ordre alphabétique.

Ainsi, L'Europe côtoie la Flandre (rires !), l'honneur arrive juste avant l'illusion et le rire s'allie au scandale...

Les coups de pattes du gros animal n'épargnent personne, même pas l'auteur capable d'autodérision.

On se délecte, on se purlèche comme l'ours qui chaparde une ruche à miel. Les pantomimes, drolatiques illustrations, de Muriel Logist ajoutent encore au plaisir de ce petit livre un peu ours mais pas si bête !

Janine Hache

Pierre Dubois, *Chroniques de nord sauvage*, Éditions l'Échappée, 2012, 125 p., 12 €.

Ce livre de chroniques (au nombre de 8) reprend le combat, – un temps abandonné ? – du Clampin libéré qui paraissait dans la région lilloise, il y a une trentaine d'années.

Il se présente un peu comme un almanach des temps anciens, de préférence révolutionnaires, quand les mois s'appelaient pluviôse ou frimaire. Si l'on veut qualifier cette littérature d'une épithète plus moderne, nous dirons donc que les « chroniques du nord sauvage » appartiennent à la littérature alternative.

L'écriture est joyeuse et populaire, le rythme vif et sonore. On lit ce livre comme on le ferait d'un recueil de contes et légendes ou même, par moments, de comptines enfantines (mais par moments seulement) : Tirlip tirlap (p. 49)... ou peut-être s'agit-il plutôt de littérature du terroir ? « L'amateur de bière » en témoigne. Les noms de lieux et de personnages aussi !

Mais tout déraile gaiement dans ces pages : « On n'est plus en 2011 mais en 1795 » (p. 62). On a aussi l'impression de s'enfoncer vers un ailleurs de croyances et de terreurs atemporelles, peuplé d'elfes et de sauvages. L'auteur, Pierre Dubois, du reste, se revendique lui-même « elficologue » !

Elficologue, sauvage, pourfendeur de tous les travers d'une époque moderne, souvent, elle aussi, déboussolée : on peut aussi lire ce livre comme un pamphlet contre les aspects technocratiques et sauvages à leur manière, de notre époque.

Un mot enfin des illustrations (pour la plupart de l'auteur lui-même) : des lettrines drolatiques ouvrent chaque histoire, illustrée de gravures en noir et blanc, qui ne sont pas sans nous rappeler nos lectures d'enfance où les loups et les arbres en mouvement venaient peupler nos cauchemars... On retrouve aussi en couverture un Don Quichotte en chapeauté et armé, suivi de Sancho Pança, qui donnent tous deux le ton du livre !

Un livre original, inattendu et tonique...

Janine Hache

• poésie

Michel Arouimi, *Paysages sous tension*, Jacques André éditeur, 2012, 94 p., 12 €.

Comme il l'avait déjà fait dans son précédent recueil, *Effets de serre*, Michel Arouimi a choisi de faire précéder les poèmes d'une notice qui explique les intentions de l'auteur. Nous pourrions alors ne pas prendre le risque de les trahir et nous contenter de reprendre ce qu'écrit l'auteur. Ainsi les poèmes, parfois anciens, de *Paysages sous tension* « résultent d'une attention particulière au monde extérieur, qui favorise une intuition des dangers qui le minent. » Michel Arouimi se veut « objectif », voire visionnaire lorsqu'il avance que son « poème *Imperator* », écrit en août 2001, « peut se lire comme une anticipation des sinistres événements de septembre ».

Ce qui est certain, c'est qu'on retrouve, comme dans *Effets de serre*, dont quelques vers sont d'ailleurs intégralement repris (p. 36), l'expression d'un regard qui voit sous les apparences du vécu la tension qui l'anime ou sous les paysages observés la violence qui en tord les lignes : « Sera-t-il question d'un manège ou d'un abattoir ? / Du cercle de la piste à celui que décrit un maillet / je ne vois pas de différence. »

Cette violence électrise une écriture qui trouve dans l'oxymore le moyen de dire les forces opposées qui travaillent le monde : « ses caresses giflées » (p. 34). Souvent des raccourcis contribuent au choc de l'image. Ainsi dans les vers suivants, « les voisins de table derrière la vitre / ont l'air d'un brise-glace levé sur la flambée des prix » (p. 92), le comparant « brise-glace » que motive l'évocation de la vitre, impose à l'univers décrit – on suppose un restaurant – sa force figurative en même temps que l'idée de destruction qu'il renferme.

Ces procédés témoignent indéniablement d'une vision singulière du monde à laquelle, cependant, le lecteur peinera peut-être à adhérer.

Philippe Lançon

Dominique Sampiero, *Bégaiement de l'impossible et de l'impensable*, Les éditions Lettres Vives, 2012, 59 p., 13 €.

Il faut d'abord trouver le coupe-papier, pour lentement et avec précaution, découper les pages... comme une mise en condition à la lecture de ce petit livre. Tout doucement comme pour éviter de raviver une blessure.

Cinquante courtes pages de poésie patiente et silencieuse comme le souffle fragile de la vie qui, inévitablement, finira lui aussi par s'éteindre. Le mot et le silence.

On retrouve certes, les thèmes favoris de Sampiero : les fenêtres et les flaques, la pluie et les arbres mais cette fois, le sentiment dominant, omniprésent même, celui qui suinte de chaque mot, de chaque effort du poète, c'est celui de la mort, de l'attente et de l'angoisse de la mort.

Par un jeu subtil de reprises et de répétitions, rappelant le bégaiement du titre, où l'écriture droite répond aux strophes en italique, le texte s'avance vers sa fin, en une lente chute incantatoire.

L'obsession, l'angoisse de la mort et de la déchéance physique qui, souvent, la précède, hantent chaque instant. L'écriture poétique tente de dire l'indicible, de penser l'impensable et s'épuise dans ce mouvement.

« Attirée par le vide, l'écriture voudrait parler de cet anéantissement qui ne sait rien dire du secret qu'elle vient de toucher » (p. 56).

Ce recueil est donc « l'histoire d'un frisson » (p. 57), celui-là même qui parcourt toute l'œuvre poétique de Sampiero, où les silences crient toujours plus fort que les mots.

Janine Hache

Louis-François Delisse, *Le Logis des Gémeaux*, Le Corridor bleu, Amiens, 2011, 195 p., 18 €.

On aimerait ne pas devoir citer ce qu'écrivait René Char à l'éditeur roubaisien Albert Derasse en 1959 peu avant la parution de *Soleil total* aux éditions de Guy Lévis Mano : « Delisse est un vrai poète dont il me tarde de lire l'œuvre imprimée, en particulier celle que GLM se propose d'éditer. Elle nous consolera de tant d'êtres et de choses en ces temps loqueteux. » Louis-François Delisse aurait rencontré le lectorat qu'il mérite, un lectorat plus large que celui du cercle d'amateurs de poésie ayant déjà eu accès à ses écrits. Ce cercle s'est néanmoins vu offrir la possibilité de s'élargir ces dernières années avec la publication du manuscrit perdu, puis retrouvé de *Dieu-Tige* en 1998, des *Lépreux souriants* en 2009 (mais les récits qui le composent datent des années 50-60), d'*Aile, elle* en 2002 au Corridor bleu et enfin, en 2011, chez le même éditeur, du *Logis des Gémeaux*.

Comme *Aile, elle* a fait connaître les poèmes composés en Afrique, au Niger plus particulièrement où Delisse a vécu de 1954 à 1975, cet ouvrage a été appelé le « livre nègre » par Laurent Albarracin, auteur en 2009 d'une très intéressante introduction à l'œuvre de Louis-François Delisse aux Éditions des Vanneaux, dans la collection « Présence de la poésie ». *Le Logis des Gémeaux* serait alors le « livre blanc » dans la mesure où il comprend essentiellement des poèmes écrits avant et après le Niger, sans que celui-ci pourtant soit absent du recueil.

Des années de la jeunesse passée à Roubaix, où il est né, jusqu'aux poèmes écrits de 1970 à 2006, à la fin de la période africaine puis en France, *Le Logis des Gémeaux* nous offre donc un chemin de vie à travers lequel le lecteur pourra se familiariser avec une poésie pas toujours facile mais dont l'intensité ne peut laisser insensible.

Mais en plus de découvrir (ou de redécouvrir) la poésie de Delisse, le lecteur familier du Nord et de sa vie culturelle se replongera dans l'effervescence artistique du Roubaix de l'immédiat après-guerre et des années 50. En effet, à travers le jeu des dédicaces, il verra passer les peintres de l'École de Roubaix comme le cousin du poète, un de ses « gémeaux », Jacky Dodin et Jean Roulland, Arthur Van Hecke, le sculpteur Eugène Dodeigne, le musicien Pierre Jansen, compositeur pour les films de Claude Chabrol, et de moins connus comme le poète Paul Vanriet ou de vraisemblables inconnus du lecteur comme Jean-Pierre Dutour, alors photographe amateur.

Les poèmes de cette époque témoignent déjà d'un désir de départ. « M'en aller m'en aller m'en aller mais bougre de coulon / bougre d'oison va-t'en va-t'en avec l'horizon ! » (p. 12). Le départ, on l'a écrit déjà, ce sera pour le Niger qui innovera véritablement sa

poésie de sa sève solaire. Mais, avant l'expérience africaine, la force de l'écriture était déjà présente et s'affirmait dans la brièveté du vers couplée à la fulgurance de l'image. Si on dénote des influences, que ce soient celle de Cendrars (« Roubaix, funérailles, ville du / feu étouffé et des eaux mortes », p. 34), celle d'Apollinaire dont le dernier vers de « Zone » semble avoir fortement marqué le poète (« Soleil / héron embrasé », p. 39 ou bien « Soleil / genou levé », p. 179) ou encore celle d'Éluard (« mon cœur venait / aux lèvres de ton cœur », p. 49), celles-ci n'étouffent pas la voix propre de Delisse qui ne cessera de s'affirmer et de trouver son ton.

Ainsi, Delisse se nourrit autant de l'Andalousie dans laquelle il a aimé voyager que du Niger pour saisir le lien entre la sensualité et la mort et le restituer en alliant la simplicité qui dégraisse le vers à la violente beauté (oserions-nous dire « convulsive » ?) de la vie et de la mort : « Un jour je m'en irai / de mes os / avec ma peau / pour barque / la voile de mon sang / sur ma bouche / D'amarres détachées / de cordes rompues / navigue le marin » (p. 52). La parole de Delisse fait le net et dénude : « le vent déshabille / le dos de la lune » (p. 59). Tout apparaît alors clair à la lumière vive du poème. « Le poème lave tes "beaux pieds" / puis touche tes genoux / le poème dévêt tes hanches plus bas » (p. 57).

La fin du *Logis des Gémeaux* est plus sombre. Le retour en France a été douloureux, le poète a rencontré des ennuis de santé qui l'ont conduit à être hospitalisé, son fils aîné a lui aussi été à plusieurs reprises hospitalisé. On lit alors « De la mort du lion », un long poème de révolte en attente du « temps content ». Mais la poésie demeure ce lieu de la vie réconciliée dans l'éternité et l'ailleurs : « quelquefois ici le ciel / me prend en vol avec l'enfant libéré / de ses liens // [...] Quelquefois ici le ciel / et le chemin monte nous étendant // dans l'étendue le corps à portée / de l'ailleurs et du toujours. » (p. 81)

Les derniers poèmes témoignent d'une vieillesse qui ne semble pas être vécue sereinement. Pourtant, encore une fois, le poème lance des ponts vers l'enfance jamais disparue et sur laquelle s'arrime la parole. On retrouve à deux reprises (p. 95 et p. 147) l'image de l'enfant qui « tirait sur ses bras pour les porter à la hauteur de la lune », l'enfant que Delisse a été, qu'il a rencontré ici ou ailleurs, l'enfant poète qui vit en poésie. Pour ultime preuve d'un attachement jamais démenti à la force de la parole poétique, on lira, à la fin du recueil, des « poèmes épistolaires » joints, de 1959 à 2006, à ses lettres envoyées à son frère Xavier.

Philippe Lançon

• divers

Marguerite Yourcenar et la peinture flamande, sous la direction d'Achmy Alley et de Sandrine Vézilier-Dussart, Snoeck, 129 p., 22 €.

Sous le même titre que celui de ce livre, le Musée départemental de Flandre et la Villa départementale Marguerite Yourcenar ont organisé en 2012-2013 une exposition. Ce livre n'en constitue pas exactement le catalogue, car il ne reproduit pas tous les tableaux qui étaient présentés à Cassel. Il est constitué d'études fouillées (en français et en flamand) et richement illustrées sur « Marguerite Yourcenar, la Flamande universelle », « Le Musée imaginaire de Marguerite Yourcenar », « Marguerite Yourcenar et la peinture flamande », « La peinture flamande en guise de passerelle érudite dans *L'Œuvre au Noir* », « L'image déconstruite, reconstruite et inventée dans *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar », « Marguerite Yourcenar, historienne de l'art des

anciens Pays-Bas méridionaux et de la Principauté de Liège », « *L'Œuvre au Noir* : des mots à l'image – Une transmutation ». Ce beau livre (et pas cher) met en valeur l'enracinement de Yourcenar dans sa terre natale, sa connaissance approfondie de la peinture flamande (qui va bien au-delà des grands noms comme Bruegel et Bosch) et nous aide à comprendre comment la romancière intègre la peinture dans *L'Œuvre au Noir* et comment, à son tour, le Belge André Delvaux transpose l'univers des peintres flamands et les mots de Yourcenar dans son film qui porte le même titre.

Paul Renard

romans

Pierre Chazal, *Marcus*, Alma, 2012, 362 p., 15 €.

Pierrot, marchand de légumes sur les marchés, dont celui de Wazemmes (très bien décrit), avait une amie, toxicomane et séropositive, qu'il aimait sans retour et qui, avant de se suicider, lui a confié son fils, Marcus, âgé de huit ans. Le roman raconte l'appropriation mutuel et progressif de l'enfant et de l'adulte, entourés d'une bande d'amis fidèles. Mais Pierrot déteste son père, alcoolique, cynique et brutal. Lors d'une dispute, il tue celui-ci sans le vouloir ; en prison à Loos, il est visité par Marcus, qui attend la libération de celui qu'il a choisi comme père.

Pierrot, le narrateur, écrit de manière à la fois réaliste, populaire et poétique (les métaphores filées sont fréquentes). La gentillesse, voilée d'amertume, domine, comme l'indique la dernière phrase : « L'amour, au fond, mon petit bout, c'est la seule excuse qu'on a pour vivre » ; elle contraste avec le passé de Pierrot et de ses amis : consommation de drogues, logement dans des squats, et la dureté de l'univers carcéral : violence entre les prisonniers, langage grossier.

Paul Renard

Jacques Gélât, *La Mécanique du mal*, Mercure de France, 2007.

Le dernier roman publié de Jacques Gélât, *La Mécanique du mal*, paru au Mercure de France en 2007, surprend par son réalisme, après l'atmosphère plus onirique des romans précédents, parus chez José Corti (le premier a reçu le prix Thyde Monnier). Mais dans *La Mécanique du mal*, qui nous introduit dans l'univers des marins du nord, de Longueil à Dunkerque, Gélât ne fait que poursuivre une quête poétique intéressante la facticité de l'être et des apparences, sur le plan des rapports humains et celui de l'art. Et pour servir cette quête, la plume de Gélât ignore le détachement illusoirement objectif qui est la marque de fabrique (ou la « mécanique ») des auteurs contemporains.

Les leçons de Zola et de Proust semblent adaptées dans un décor où évolueraient des acteurs contemporains, dirigés par un réalisateur nostalgique des drames hollywoodiens. Or, dans ce roman, la jalousie amoureuse n'est que le masque du rapport de nos pratiques mentales et de la corruption sans âge qui les inspire. Cette démonstration poétique implique la possibilité, annoncée par les philosophes contemporains, d'un retour à la métaphysique. En témoignent les affres spirituelles de l'héroïne, notamment au chapitre 19 (le roman en compte soixante-cinq), dont les premiers paragraphes n'ont rien à envier à la symbolique de Rimbaud. Chapitre ou charnière, où trois détails qualifiés par le numéral « six » (récurrent dans la seconde moitié du roman) soulignent les enjeux apocalyptiques de la narration.

La relation de Florence et de son époux Laurent, sur leur péniche itinérante, évoque l'Androgyne mythique, assombri par les ombres qui, à partir du chapitre 5, fissurent le couple – et le sens de la ressemblance de leurs prénoms. Florence est certaine d'avoir vu Laurent, une nuit de passage à Wasteil, en compagnie d'une autre femme. Sa jalousie lui inspire des scénarios déments – illusion ou géniale perspicacité ? – élaborés dans une pénétration de la psyché du partenaire, auquel est prêtée la même capacité. Cette mimésis s'étend au décor, avec l'identification du personnage au canal comme à la péniche. L'imitation réciproque de certains personnages (Florence vis-à-vis d'un enfant ou d'une vieille femme, dans les deux moitiés du récit) est l'objet d'une symbolique variée, impliquant les plus menus détails. Le mimétisme, sous toutes ses formes, serait l'autre nom du « mal » dont le titre affirme la « mécanique ». Ça et là, l'évocation d'une ville nouvelle ou celle d'une écluse « automatisée » donnent un cadre architectural à cette approche poétique du faux-semblant. On peut accorder ce sens au thème récurrent du cinéma, mis en parallèle avec la « comédie » que Florence joue pour défaire celle qu'elle imagine chez Laurent.

La pression des modèles extérieurs paraît signifiée dans l'influence probable des « histoires au-dessous de la ceinture » dans la jalousie de Florence. Sa « guerre » et la « violence » de son ressenti, en divers passages, sont-elles inspirées par les « violences urbaines » rapportées par la radio ? L'horreur du même ou de la répétition (les « rituel[s] » du vécu) enrichit cette thématique qui a un autre aspect : la quête d'un modèle transcendantal, secrètement poursuivie par Florence dans certaines églises. Une sorte d'*imitatio dei*, incarnée dans la statue d'un saint qui, au chapitre 19, remédie à un fléchissement de la foi naissante de Florence, quand cette figure lui apparaît comme un reflet de sa propre « guerre ».

Gélat multiplie les liens d'identification entre la « présence » divine, souvent notée par le terme « passage », et l'obsédante « image » dont se nourrit la jalousie de Florence. En divers passages, la rivale (qui « s'incar[e] » enfin sous les yeux de Florence !) ou Laurent sont assimilés au saint dont la statue énigmatique est décrite au chapitre 19. Au niveau des chapitres 15 et 16, le rapport entre la « rage » des activités ménagères de Florence et le fameux « passage » du divin, donne l'idée d'une remise en cause de la fonction du sacré, comme thérapie de la dualité la moins pacifique ?

Au chapitre 20, les « grands terrils du Nord » sont un symbole plastique de l'imitation, qui en domine d'autres : celui, récurrent, du « miroir », mais encore le « football » ou le jeu de « dames », les « essuie-glaces » ou la « croix verte » clignotante qui, au chapitre 32, au milieu du roman, s'impose comme la clé de la narration. Le goût de Florence pour les peintures au pochoir ou pour les napperons, autre passe-temps, ajoute à cette symbolique un sens autoréflexif intéressant l'architecture du récit. Ce dernier comporte un double axe médian, signalé par des détails spatiotemporels révélateurs. La rencontre de la rivale s'effectue au milieu de l'espace graphique du roman, mais les chapitres médians concernent la grossesse de Florence, gardée secrète. Ces deux situations se complètent, dans une énigme intéressant les enjeux cathartiques de l'harmonie de la forme textuelle, héritière des principes de l'art sacré. Les vagues du parcours mystique de Florence suivent sans doute un ordre, comme les situations impliquant d'autres personnages et dans lesquelles se diffracte, au moins dans l'esprit de Florence, sa « guerre » qui n'est peut-être qu'une illusion. Et le sens de ce mandala narratif doit autant être cherché dans les valeurs mystiques de son expérience que dans sa jalousie.

Dès le premier chapitre, l'évocation des parents de Florence illustre le rôle de la « double contrainte » dans la psyché humaine et dans la constitution même du sacré. Cette contradiction se perpétue dans l'attitude de Florence (notamment à l'égard

des enfants) ou ses simples mouvements, ses caprices, mais encore dans les goûts, le comportement et l'apparence « hermétique » ou supposée telle de son compagnon : l'adjectif est réutilisé à propos de Florence quelques chapitres plus loin. Ces tensions, si évidentes dans les dissensions qui se font jour entre le(s) couple(s) du récit, prennent une forme subtile dans les considérations sur la beauté de la rivale, ou dans certains détails matériels de l'action.

Le goût de Florence pour les poupées bien rangées sur une étagère ou pour les modèles de couturier qu'elle « recopie » au chapitre 17, trouve son pendant au chapitre 34 (double de 17) dans l'évocation des maquettes de péniche, jadis prisées par son père tant haï. (Ce passage se prolonge par une évocation des préoccupations mystiques de Florence.) Le lien de ces passages recouvre le mystère de l'Un et de sa scission, assujetti à l'idée d'une contradiction parentale. Or, si Florence ressent l'équivalence de tous les êtres sous le regard de Dieu, cette perception lui semble due à sa vision hallucinée des autres personnes, que sa jalousie lui inspire !

Selon la tradition, le groupe humain est le reflet terrestre du principe, qui se réfléchit aussi bien dans la broderie poétique de Gélat. Mais ce groupe est animé par une violence, sur laquelle se recentre le dernier tiers du roman. Dans les chapitres antérieurs, le thème filé de la réfection ménagère ou des rénovations architecturales exprime sur le mode symbolique un appétit de sacrifice, non moins stigmatisé dans les mets de repas standards ou dans le concours de miss auquel participe Florence, « victime trompée ». Au chapitre 22, le choix de la victime sacrificielle se transpose dans les choix du couple sélectionnant les matériaux nécessaires à la remise « à neuf » de la cuisine. Leur recours à « Internet », dans cette économie poétique, peut se lire comme un signe prophétique des formes inédites de la violence, auxquelles les hommes sont destinés.

Dans les derniers chapitres, le discours intérieur de Florence et celui du narrateur se confondent. *Le happy end* est peut-être fantasmé par Florence, rendue « folle » par un drame qui aurait mis un terme très cruel à ses délires antérieurs. La dimension autoréflexive de cette incertitude où se déploient les possibilités de l'art romanesque est débordée par une autre révélation. La propagation nationale d'une « grève » des marinières, d'ailleurs associée à l'idée de l'avortement (envisagé par Florence), nous vaut une célébration violente de l'unité, privée de son sens transcendant. Or, cette propagation est mise en parallèle avec les pouvoirs du Net ou ceux de l'ordinateur sur lequel Laurent fait ses comptes. La « mécanique » du mal est figurée dans « l'atelier de mécanique » dont l'évocation précède celle de la « mécanique invisible, peut-être les démons de chacun », qui a « tissé sa toile, pour l'emporter au final ».

L'écart entre l'univers de la technique et celui de l'histoire de Florence est relatif, si l'on voit dans son délire (ou dans son génie) l'expression, si effrayante, des dispositions psychiques requises par la technique, ou engendrées par elle. La relecture des Évangiles (redécouverts par Florence) pourrait-elle contrer cette avancée du Démon ? Cette question prend la forme du rapport entre la « croix verte » clignotante au milieu du récit et, dans l'avant-dernier chapitre, la « grande pin-up rouge » dont le clignotement apparaît comme le chiffre de la binarité. Et d'abord celui de la dualité qui imbibe un décor d'usines et de trafics sans nom. Contradiction oblige, ce décor n'en est pas moins celui d'une région emblématique d'un rapport authentique entre les hommes...

Michel Arouimi

Jean-Claude Lalumière, *La Campagne de France*, le Dilettante, 2012, 285 p., 17,50 €

Deux jeunes gens abandonnent leurs études pour devenir voyagistes culturels. Comme les visites des prestigieux monuments du passé ne marchent pas fort et que nos deux compères veulent coller à l'actualité, ils se résolvent à « tomber [...] bas » en emmenant douze retraités du sud de la France « au pays des coronas [!] cher à Dany Boon », pays qui vient de bénéficier du succès immense du film, *Bienvenue chez les Ch'tis*. Le récit raconte de manière comique les étapes du voyage, dont le programme est « les relations franco-allemandes au xx^e siècle », les nombreux incidents de parcours, les disputes et manies des touristes (sans que ceux-ci soient méprisés, même si l'un des voyagistes considère qu'un « voyage chez les Ch'tis ne peut "attire[r]" » que « des dégénérés qui ne pensent qu'à la bouffe et au show-business »). Le Nord ne sera pas décrit, car le récit s'arrête juste avant que la bande, abandonnant ses ronchonnements pour devenir joyeuse, n'arrive à Bergues.

Paul Renard

Michel Quint, *Triste comme un enfant, S.N.C.F. / Les petits polars du Monde*, 2012, 61 p., 2 €.

Stanislas Carpentier publie des romans historiques, mais ne les écrit pas lui-même : sa secrétaire Isabelle, qui aime cet écrivain cynique, lui tient lieu de nègre. La vie de Stanislas est bouleversée quand il reçoit le coup de téléphone d'une inconnue, Julia, qui demande qu'on sauve son fils, Pippo, qui a été enlevé. Stanislas se prend au jeu ; il découvre alors à Lille-Sud et à Roubaix l'univers des trafiquants de drogue et il apprend à devenir un homme responsable.

Paul Renard

Michel Quint, *En dépit des étoiles*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2013, 280 p., 19 €.

On peut craindre le pire, c'est-à-dire l'exploitation de faits divers, quand on lit à gauche et en bas de la page de couverture « Les disparus de la Deûle » et, avant le récit, un texte en italiques de l'auteur qui rappelle les quatre noyades récentes de jeunes gens dans la Deûle, ainsi que la disparition dans les mêmes conditions d'étudiants à Bordeaux et à Nantes. Or, Michel Quint dépasse de loin l'anecdote, serait-elle dramatique, et ne s'enferme pas dans un récit policier qui se cantonnerait dans la réalité. Bien sûr, il y a une première noyade dans la Deûle, celle de Sébastien, jeune footballeur professionnel et très prometteur du L.O.S.C., et deux enquêtes sur cette disparition inexplicable, l'une officielle de la police, l'autre parallèle menée par Lisa, sœur du noyé, et par Jules, homme de 32 ans qui travaille dans l'agence immobilière de ses parents. Il y aura même au cours de l'enquête une seconde noyade, dans le canal, d'un étudiant italien, ami du footballeur. L'atmosphère est poisseuse : boîtes de nuit sulfureuses, mafias du football, friches industrielles.

Rien d'original dans ce mixte de polar et de roman noir, si ce n'est que Michel Quint transcende sa matière par le style brillant qui lui est habituel : récit à la première personne du singulier de Jules où se mêlent, dans un langage à la fois réaliste et poétique, la narration, les dialogues, les réflexions. De plus, les événements, quoique

souvent sordides, prennent une dimension tragique, voire mythologique : si l'action se passe à Lille il y a peu de temps, elle pourrait aussi se dérouler dans la Grèce antique.

Un autre intérêt d'*En dépit des étoiles* réside dans la description du cadre spatial : la ville de Lille, surtout le Vieux Lille. Plus que de description, il faut parler, d'ailleurs, d'évocation, car les lieux sont marqués par une poésie qui naît souvent du sordide. Quint ne se contente pas de faire un portrait de Lille, comme s'il s'agissait d'un personnage, mais il en évoque parfois l'histoire, par exemple quand il rappelle la fausse rumeur (c'est un thème important du roman) selon laquelle des femmes disparaissaient dans des cabines d'essayage d'un commerçant lillois pour être soumises à la prostitution.

Paul Renard